

Brèves littéraires

Brèves

Premiers élèves

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 10, Number 3, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5956ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1995). Premiers élèves. *Brèves littéraires*, 10 (3), 50–55.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Premiers élèves

En 1968-1969, j'enseignais le français au lycée agricole de Pixérécourt, dans la région de Nancy, en Lorraine. J'étais ce qu'on appelait dans l'administration un professeur «vacataire», mot qui, j'ai bien peur, signifiait «bouche-trou». Mes élèves étaient d'âge collégial. Ils aspiraient au statut d'agent technique agricole. Je n'avais que trois ans de plus qu'eux.

Le cours de français était pour eux une parenthèse. Les cours d'agronomie et les travaux pratiques à la ferme associée au lycée les touchaient plus profondément. Pour le contenu des cours, j'avais toute liberté. Il n'existait pas de programme. On m'avait seulement averti que les élèves devaient, à la fin de leurs deux années d'études techniques, faire une dissertation sur un sujet d'ordre général, où on leur demanderait un certain degré de réflexion sur un problème humain et un maniement acceptable du français écrit.

Un enseignant débutant s'attend à affronter l'indiscipline, mais, chez mes cultivateurs, c'était le calme plat qu'il fallait vaincre. Certains ne parlaient pour ainsi dire jamais et me regardaient pendant tout le cours avec une fixité qui me donnait froid dans le dos. J'avais l'impression que chacun de mes mots était pesé par une sagesse immémoriale, et, faute de réaction, il m'était à peu près impossible de savoir si les cours les intéressaient. Il fallait le leur demander : «Avez-vous aimé ? Qu'est-ce qui vous plairait ? Avez-vous une idée ? Vous pouvez parler librement !» Quand je me tournais en ridicule pour mettre un peu d'animation, ils souriaient à peine.

C'est d'abord pour eux, grâce à eux, pour leur en parler, avec l'idée de les sortir de leurs habitudes, puis pour mon plaisir de plus en plus grand, que je me suis mis à lire des romans policiers. Hammett, Chandler, Chase, Cheyney, Mc Coy, Goodis, Cain, Dorothy Sayers, etc. J'en ai oublié beaucoup. Hammett et Chandler m'ont laissé un souvenir indélébile. *La moisson rouge*, *La clé de verre*, *Le faucon maltais*, *Sur un air de navaja*... Je leur en lisais et leur en faisais lire des passages en alternance avec des textes de réflexion générale — matière à dissertations — sur la signification du travail humain, sur la civilisation technique ou des thèmes voisins*. Simone Weil était souvent mise à contribution, parce qu'elle ouvrait des horizons que d'autres s'ingéniaient à fermer.

Il arriva qu'un de mes cultivateurs mordit à l'hameçon. Il proposa de faire un exposé sur *Fantasia chez les ploucs*, de Charles Williams, qu'il avait lu au complet. Et la vogue du roman policier fut lancée, du moins pour une bonne partie du groupe. Les exposés se succédèrent, et mes activités autour du polar ne tardèrent pas à être connues dans ce lycée un peu compassé, et à me faire regarder d'un drôle d'œil, tant les professeurs de français étaient obnubilés par l'accord du participe passé des verbes pronominaux.

La simple (et extrêmement difficile) magie d'écrire des histoires passionnantes, de la manière qui convient exactement, il me semble encore que Chandler et Hammett l'ont possédée, surtout quand je tombe sur des récits particulièrement ennuyeux.

En vérité, était-ce pour mes élèves que je m'étais lancé dans le roman policier, ou pour moi ? Je peux répondre honnêtement les deux. Pour eux, parce qu'il était évident que des années de cours de français insipides les avaient complètement gelés, et qu'ils n'attendaient plus rien. Pour moi, parce que cette situation me plaçait dans un marasme insoutenable.

Le meneur du groupe, celui qui en imposait le plus, tant par sa personnalité précocement équilibrée que par les centaines d'hectares de ses parents, était un nommé de Saint-Seine, une sorte d'aristocrate paysan, un garçon d'une grande

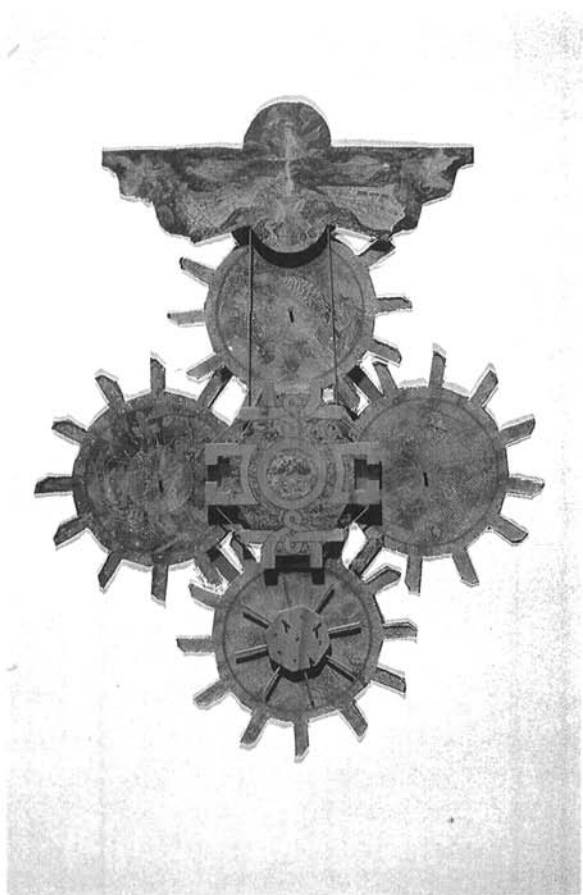
dignité, toujours tiré à quatre épingles. J'avais eu tout de suite pour lui une grande estime mêlée d'insécurité, parce qu'il ne parlait pas plus que les autres et me toisait d'un peu plus haut qu'eux.

C'est lui d'abord, je crois, par son application tranquille, qui m'a fait comprendre que ce groupe était porteur d'une caractéristique spéciale, que j'ai appelée pour mon compte «civilisation terrienne». Je n'avais jamais eu de contact attentif et prolongé avec des agriculteurs, et c'était une découverte. Dans les mots «civilisation terrienne», je vois encore aujourd'hui un silence, une harmonie obstinée, sans grands hauts ni grands bas, peut-être cette harmonie que, dans les meilleurs cas, les gestes atteignent par une répétition réfléchie qui les perfectionne, jusqu'à une aisance si grande qu'elle les fait paraître natifs. Le contraste avec les agrégatifs poseurs que je côtoyais au même moment à l'université, la distance par rapport à leur outrecuidance de cuistres me rendaient mes cultivateurs encore plus chers.

Les dissertations que le groupe me remettait me faisaient souvent bâiller, et je ne manquais pas de le signaler. Il avait été convenu qu'un grand O dans la marge, à certains endroits, ne voulait pas dire zéro, mais représentait la bouche d'un correcteur en pleine crise de bâillements. Si ces dissertations m'ennuyaient plus que de raison, j'y trouvais toujours la même application tranquille qui m'étonnait, rien de bâclé, ni même de fait à la va-vite, et c'était touchant.

Touchant aussi, le souvenir que je garde de ces élèves — mes premiers —, de qui j'ai appris une harmonie qui n'appartenait qu'à eux, et à qui j'ai souvent pensé dans mes lectures, depuis *Le christianisme et la vie des champs* de Simone Weil jusqu'à, tout récemment, *Cette terre qui nous entoure* de Claude Michelet.

* Y compris les choses les plus simples. Par exemple : la satisfaction que donne n'importe quel travail mené à bonne fin comme condition fondamentale de l'équilibre, indépendamment de ce que quiconque peut penser du résultat. Ce genre de choses, en rapport avec l'indépendance positive, que j'avais apprises de mes parents et qui constituaient dans mon esprit l'essentiel de la formation du caractère, je découvrais que des élèves étaient prêts à les entendre, et donc à les assimiler et à en tirer profit, pour la raison qu'ils en avaient des exemples autour d'eux. Je me souviens de leur avoir parlé souvent de l'existence moutonnaire et de son échec. L'enseignement de ces choses élémentaires, sans rapport avec aucune discipline scolaire, est ce qui m'a le plus manqué quand la prodigieuse dénatalité montréalaise m'a placé définitivement en surplus d'affectation, après dix ans d'enseignement. Par la suite, je me suis demandé si j'avais bien fait de mettre si continuellement l'accent sur l'indépendance personnelle. J'ai pensé que j'avais eu tort en m'apercevant que bien des gens semblent avoir besoin d'une forte dose de conformisme pour se sentir à l'aise dans un milieu, et donc trouver la vie agréable. J'ai pensé que j'avais eu raison en voyant grandir l'empire de l'esprit moutonnier (le qu'en-dira-t-on, le qu'en-pensera-t-on, etc.).



Robert CADOT

Machine à fabriquer une île (1994)

huile et aérographie sur toile et bois (1,9 m x 1,47 m)